23 Juillet, 1847.

JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE,

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montreal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Quebec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LETOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education. Industrie. Progrès.

Vol. IV. No. 30

PARAISSANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(Payable d'avance.

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, ... £1
Abonnement à l'Album Mensuel, Littérair et Musical, seul, ... £1 0
Aux deux publications reunies, ... £1 10
Tout Instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix ci-dessus.

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et au-dessous, première insertion, ... 2s. 6d
Dix lignes et au-dessous, première insertion, ... 3s. 6
Au-dessus par ligne, ... 4d.
Toute insertion subséquente, le quart du prix.
(Affranchir les lettres.)

feuilleton de la Revue Canadienne.

ETUDES HISTORIQUES.

LES HASARDS DE LA SAINT-BARTHELEMY.

—1572—

(*Suite.*)

IV.—LE MASSACRE.

Jacques de Savereux n'avait pas dormi longtemps, le long du mur où il s'était couché. Yves de Curson ne fut pas plutôt éloigné que le dormeur se préoccupa, au milieu de son sommeil, du silence qui se faisait autour de lui ; car, tout en dormant, son oreille resta ouverte à la voix du jeune gentilhomme qu'il avait pris sous sa sauvegarde, et qu'il s'imaginait conduire, quoiqu'il eût grand besoin d'être conduit lui-même. Il entr'ouvrit les yeux, et il s'étonna de se voir seul.

—Monsieur de Curson ! cria-t-il à plusieurs reprises, d'une voix traînante et indistincte.... Est-il allé jouer et boire sans moi !....ce serait félonie....Ohé ! monsieur mon frère d'armes ! m'avez-vous vilainement trahi et abandonné ? ....A boire, mignon !....Double six !...Bon ! le voici qui s'en revient....Là, là....monsieur de Curson...., arrêtez un petit, s'il vous plaît ? ....attendez-moi !....Est-ce pas l'heure de descendre au Pré-aux-Clercs !....

Il ne pouvait venir à bout de se remettre sur ses jambes, et il retombait sans cesse plus lourdement, dès qu'il quittait l'appui de la muraille ; maugréant et blasphemant à travers les hoquets vineux, il ne se décourageait pourtant pas dans son projet de rejoindre M. de Curson. C'était là une idée fixe qui dominait la torpeur de l'ivresse. Enfin il réussit à se relever et à marcher en zigzag, dans la direction du Louvre, qu'il ne voyait pas cependant et qu'il n'eût pas reconnu, lors même que quelques fanaux eussent éclairé le donjon et les tourelles de ce château qu'enveloppait alors une profonde obscurité. Cet instinct de conservation, qui préside toujours à la destinée des ivrognes, l'empêcha de se jeter dans la rivière, du haut de la berge qu'il côtoyait. Il fit beaucoup d'efforts et beaucoup de pas, mais fort peu de chemin, jusqu'à ce qu'il se trouvât au-delà de la grande porte du vieux Louvre, qui regardait la tour de Nesle, et qui correspondait presque à la porte du Louvre actuel, vis-à-vis du pont des Arts.

Son état d'ivresse n'avait pas diminué : il était, au contraire, tellement alourdi et assoupi, qu'il ne se souvenait plus du nom de M. de Curson, et qu'il cheminait à tâtons, comme un aveugle, sans but et sans dessein. Un obstacle, qu'il rencontra tout à coup sur la voie, le fit trébucher et culbuter assez rudement ; il s'était heurté contre les corps de quatre soldats calvinistes qui avaient été tués à coups d'épée par les gardes des portes, parce qu'ils s'approchaient du Louvre pour épier ce qui s'y passait. Jacques de Savereux ne se rendit pas compte de la nature de l'obstacle qu'il essayait vainement de surmonter ; il crut avoir affaire à des gens qui lui barraient le passage, et il se mit à lutter avec ces cadavres, en les injuriant et en les frappant, sans s'apercevoir qu'on ne répondait ni à ses cris ni à ses coups.

—Dégainez, dégainez donc ! criait-il en se démenant comme un possédé....Bélitres, maraudes, ânes galeux, couards ! Que la peste, la teigne, la cacquesangue, la fièvre quarte vous prennent à la gorge !....Pour Dieu ! je vous couperai les oreilles, mauvais garçons !...Holà ! à moi, M. de Curson ! frottez-les de votre épée, monsieur mon ami !.... Bien ! frappez dru, percez-les comme crible !...Encore ! toujours ! ...Oh ! que c'est gentiment travailler, cela !

Il se persuadait qu'Yves de Curson était accouru à son aide, pendant que ses adversaires, après lui avoir lié les mains, se disposaient à le voler ; car le son de quelques pièces d'or qui s'échappèrent de ses poches lui avait rappelé la grosse somme dont il était porteur. Il se mit aussitôt en devoir de la défendre avec furie ; mais, au lieu de recourir à son épée contre des ennemis imaginaires, ses deux bras, plongés jusqu'au coudes dans les poches de ses trousses, y retenaient l'or qu'il avait gagné au jeu. Ses mains, contractées et devenues insensibles, lui semblaient garrottées ; l'ivresse et l'émotion paralysant toutes les forces de son corps, il ne tarda pas à se figurer qu'on attachait aussi ses jambes avec des cordes et qu'on lui bâillonnait la bouche. Il n'avait plus de mouvement libre que celui de la tête, et il s'engagea, en rampant, sous ces corps morts et ensanglantés, qui, pesant sur lui de tout leur poids, avaient l'air de le terrasser. Il s'agita dans tous les sens pour se délivrer de cette horrible étreinte, qu'il sentait se resserrer à chaque instant : grinçant des dents, écumant, haletant, il s'épuisait en convulsions désespérées, jusqu'à ce qu'enfin, réduit à une immobilité absolue, et presque étouffé par les cadavres, il ne put supporter davantage les angoisses du cauchemar épouvantable qui l'obsédait. Il se crut au moment de mourir ; il poussa des cris plaintifs, et s'évanouit en recommandant son âme et celle de son frère d'armes aux anges du paradis.

Les cris poussés par Jacques de Savereux avaient fait sortir du Louvre une escouade d'archers de la garde, qui visitèrent les bords de la rivière. Ils reconnurent les quatre premières victimes qu'ils avaient laissées sur la place, devant le balcon des appartements du roi, dans le nouveau Louvre ; mais ils ne remarquèrent pas que le nombre des morts s'était augmenté d'un cinquième cadavre qu'on n'avait pas dépouillé à demi comme les autres. Ils commencèrent à les larder avec leurs pertuisanes ; par bonheur Savereux qui ne fut pas atteint, put passer pour aussi mort que ses voisins.

—M'est avis que ce sont ces parpillots qui hurlaient de se sentir damnés !....dit un des archers en s'acharnant après eux.

—Cinq cents charretées de diable ! dit un second archer, désignant les jambes de Savereux, qui sortaient de dessous les corps où il était comme enseveli ; voici un de nos galants qui a gardé ses chausses ! compte-t-il donc en faire encore usage à la cour de Belzébuth son maître ?

Cet archer voulut s'emparer des chausses du prétendu mort ; mais, en les tirant à lui, le morceau lui resta dans la main, tant elles étaient mûres et usées. Il oublia les chausses pour courir ramasser deux écus d'or qui avaient roulé à quelques pas. Ces écus d'or détournèrent l'attention des archers en excitant leur cupidité ; c'était une trouvaille à laquelle ils voulaient tous avoir part ; ils faillirent en venir à une lutte sanglante.

La fenêtre du balcon du roi s'ouvrit alors, et deux pages, portant des flambeaux allumés, précédèrent sur la terrasse du balcon plusieurs personnages qui s'approchèrent de la balustrade pour regarder l'aspect de Paris. Le reflet des flambeaux éclaira un visage pâle et sinistre, empreint du sceau de la fatalité, et bouleversé par de violentes passions aux prises avec la conscience. A cette apparition, les archers, qui se houspillaient, s'enfuirent en désordre et rentrèrent dans le Louvre. C'était Charles IX, accompagné de la reine-mère, de son frère le duc d'Anjou, et de ses conseillers intimes, le duc de Nevers, Tavannes et le comte de Retz. Le roi contemplait en silence la ville, qui paraissait illuminée comme pour une fête, et qui était pleine de rumeurs indistinctes ; soudain la grosse cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois sonna.

—Qu'est cela ? demanda Charles, qu'on eût dit éveillé en sursaut au son de cette cloche. Madame ma mère, ce n'est pas moi qui ai donné ordre ?....

—C'est moi, reprit Catherine de Médicis. Quand vous avez ordonné de purger le Louvre des gentilshommes huguenots qui y sont logés, j'ai ordonné de faire sonner la cloche des funérailles de l'amiral ; Sire, vous serez royalement vengé, je vous assure, et déjà vous devez sentir que vous êtes vraiment roi.

—Grand merci, madame, pour vos bonnes intentions à notre égard ; mais le Seigneur Dieu m'est témoin que je me lave les mains de tout ce qui sera fait !....A-t-on bien avisé surtout à ce qu'il ne soit pas répandu de sang dans le Louvre, qui est la demeure inviolable des rois de France ?

—Selon votre commandement, Sire, dit le comte de Retz, il y a peine de mort contre quiconque souillerait votre maison par un meurtre.

Un tumulte, d'abord vague et couvert, puis bientôt plus éclatant, régnait dans l'intérieur du Louvre ; des clameurs lamentables et des cris menaçants retentissaient de toutes parts avec des cliquetis d'armes et d'armures : les fenêtres s'ouvrirent et s'éclairèrent en se garnissant de monde, surtout de femmes, qui attendaient un spectacle ; dans les corridors et les galleries, dans les cours et les préaux, couraient des soldats, l'épée nue et la torche à la main ; quelques coups de feu accusaient la résistance des victimes qu'on poursuivait ainsi, mais qu'on ne massacrait pas encore. Enfin, la grande porte livra passage à ces victimes et à leurs bourreaux. C'étaient les Suisses de la garde du roi et ceux de la garde du duc d'Anjou, qui avaient reçu la mission de se saisir de tous les gentilshommes de la maison du roi de Navarre et de celle du prince de Condé. C'étaient ces gentilshommes qu'on menait désarmés hors du Louvre pour les égorger !

Les Suisses se servirent de leurs armes contre leurs prisonniers, quand ils eurent passé le pont-dormant de pierre auquel aboutissait la principale entrée du château ; alors, en criant, *Tue! tue!* ils se précipitèrent sur les malheureux, qui criaient : *Grâce ! merci !* en essayant de s'enfuir ou de se défendre. Soit hasard, soit projet arrêté d'avance, on les poussait, l'épée dans les reins, jusqu'aux quatre cadavres qui avaient protégé Jacques de Savereux, toujours évanoui et presque ivre-mort, et là on les frappait à coups d'épée, de pique, de pertuisane, de dague et de pistolet. Le roi assistait impassible à ce spectacle horrible, qu'on semblait avoir mis exprès sous ses yeux ; mais sa mère, son frère et ses favoris encourageaient de la voix et du geste les assassins.

—Tuez ! tuez ! criait le duc d'Anjou, en applaudissant aux coups qu'il voyait porter ; ce sont des vilains traîtres et faux méchants qui conspiraient contre le roi votre sire !

—Ils s'étaient logés dans le Louvre, disait Catherine à haute voix, pour s'emparer de la personne du roi et régner en sa place !

—Ainsi est déjouée et détruite la conspiration ! reprenait le duc de Nevers ; ils voulaient exterminer les catholiques cette nuit même !

Les Suisses, échauffés déjà par le vin et par l'argent qu'on leur avait distribués, s'animèrent davantage à la vue du sang et à la nouvelle d'un complot contre le roi et les catholiques ; ils s'excitaient l'un l'autre à redoubler de fureur et de cruauté, en se montrant les morts, et en se disant :

—Ce sont ceux qui nous ont voulu forcer, pour tuer le roi, notre bon et cher sire !.... Tuons, tuons-les jusqu'au dernier !

Les gentilshommes qu'ils immolaient sans pitié, avaient été arrachés de leur lit ; quelques-uns des bras de leurs femmes ; plusieurs même s'étaient en vain refugiés dans la chambre de leurs maîtres, le roi de Navarre et le prince de Condé, qui ne purent leur venir en aide : ils n'avaient donc aucun moyen de parer les coups qu'on leur adressait de tous côtés à la fois, et ils tombaient, criblés de blessures, dont une seule eût suffi pour donner la mort. Du moins, ils n'avaient pas le temps de souffrir ; ils étaient déjà expirants lorsqu'on leur mutilait le visage, lorsqu'on leur coupait les mains. Ceux qui pouvaient se reconnaître avant d'être frappés mortellement, remettaient à Dieu le soin de les venger. Les sieurs de Bourses, de Saint-Martin et de Bauvais, gouverneur du roi de Navarre, furent amenés ensemble, demi-nus et rendirent l'âme en s'embrassant.

—Voici le capitaine de Piles ! s'écria Charles IX, en désignant un seigneur richement vêtu, dont le regard fier et dédaigneux tenait en respect les meurtriers.

—Je vois qu'il faut mourir ! dit le capitaine de Piles, qui dégrafa son manteau brodé d'or, et qui le jeta à un soldat qu'il aperçut en sentinelle sous le balcon du roi : tiens, compagnon, prends ceci pour te souvenir du capitaine huguenot qui a si bien festoyé les catholiques devant Saint-Jean-d'Angely !

Un archer le perça d'outre en outre avec une grosse hallebarde et le renversa sur les autres. La commisération des tueurs faillit s'émouvoir en faveur d'un beau jeune homme qui s'avançait d'un pas ferme entre deux archers et qui salua le roi avec une noble assurance, comme s'il n'était pas intéressé dans ce qui se passait autour de lui. Charles IX le reconnut, et, se penchant en dehors de la balustrade, lui fit signe d'approcher. Mais le jeune seigneur, dont la figure exprimait la douleur et l'indignation, montra d'une main le monceau de morts qu'il allait grossir, et leva le bras vers le ciel pour le prendre à témoin des assassinats qui avaient été commis ; puis, il porta vivement à ses lèvres l'écharpe de soie bleue brodée d'or qu'il avait sur sa poitrine. Les Suisses avait reculé en voyant le geste du roi, qu'ils regardèrent comme un ordre d'épargner cette victime.

Gondrin, mon ami ! lui cria Charles IX, je te prie d'abjurer par amour de moi, et de te rendre catholique ainsi que ton maître le roi de Navarre ?

—Sire, répondit le bâtard de Gondrin, baron de Pardaillan, à qui le roi faisait cette prière, j'abjurerais peut-être par amour de vous ; mais je ne le puis par amour de ma dame, qui est de la religion, et qui ne m'épouserait pas catholique.

—Méchant ! reprit le roi avec dépit, préfères-tu ta dame à ton roi ! elle est donc bien belle, cette Anne de Curson ?

—Ah ! sire, c'est la plus gente damoiselle de la Bretagne....Mais, au nom de la justice, pourquoi ces meurtres abominables ?

—Les huguenots ont tramé une déloyale conspiration pour m'ôter la vie et la couronne. Tu n'étais pas conspirateur, toi, Gondrin, qui jouais tantôt à la paume avec moi ? Hâte-toi donc d'abjurer, mon cher fils, sinon je ne réponds de rien....Dis, n'est-tu pas son catholique ?

—Point, sire ; je suis fiancé à demoiselle Anne de Curson, et, commetel, caviniste jusqu'au bûcher, s'il le faut !

A ces mots, un archer lui asséna sur la tête un coup de pertuisane, et l'ayant fait tomber à genoux, étourdi, aveuglé par le sang qui lui coulait dans les yeux, le frappa, tant qu'il ne le crut pas mort, malgré les cris de Charles IX. Ce prince, voyant que Gondrin, confondu dans la foule des morts, ne donnait plus signe de vie, se cacha le visage entre ses mains, et resta quelques instants absorbé dans ses regrets.

Plus de quatre-vingts gentilshommes avaient été massacrés, et gissaient en un seul tas qui atteignait presque à la hauteur du balcon. Des bourgeois, que le bruit des armes à feu, les cris des meurtriers et des victimes, la lueur des torches et le tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois avaient fait sortir de leurs maisons, se hasardèrent sur le théâtre du massacre, et le quittèrent en criant que les huguenots avaient tenté de forcer le Louvre et de tuer le roi. Cette calomnie se répandit en un moment par toute la ville où l'on n'attendait que le signal de l'horloge du Palais, pour commencer le massacre qui ne s'était pas encore étendu hors du quartier du Louvre. C'était dans ce quartier, autour de l'hôtel de Béthisy, où demeurait l'amiral, que les gentilshommes du parti calviniste avaient pris aussi leur logement. Une sourde rumeur, venant de ce côté, témoignait que le duc de Guise, le principal ordonnateur de la Saint-Barthélemy, n'en avait plus retardé l'exécution. Tout à coup une fusée partit du haut clocher de Saint-Germain-l'Auxerrois, et décrivant en l'air une courbe lumineuse, vint s'éteindre dans la Seine en face du Louvre.

—Sire, l'amiral n'existe plus pour votre ruine et celle du royaume ! s'écria Catherine de Médicis : remerciez Dieu et le duc de Guise qui vous en ont délivré !

Au même instant la grosse cloche du Palais sonna en carillon, et ses joyeux tintements se mêlèrent aux solennelles vibrations du tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois. Aussitôt, une immense clameur, formée de mille cris, s'éleva, en grandissant, de tout les points de la ville. Chaque rue, chaque maison avait ses assassins et ses victimes : celles-ci essayaient de fuir plutôt que de se défendre ; les premiers, qui semblaient en proie à une sorte de vertige, n'eussent pas fait quartier à un parent ni à un ami. On égorgeait de sang-froid des vieillards, des femmes et des enfants, parce que les enfants, les femmes et les vieillards étaient au nombre des égorgeurs.

—N'y a-t-il plus de huguenot au Louvre ? demanda le roi au capitaine de Losse, qui avait été préposé à ces préliminaires du massacre général.

—Un seul, le sire de Léran, a été sauvé par madame Marguerite, qui a promis de le rendre catholique. Il ne reste que le roi de Navarre et le prince de Condé....

—Sire, rentrez, interrompit la reine mère : voici qu'on vous apporte en don la tête de l'amiral de Coligny.

—Ah ! nous avons hâte de la voir ! s'écria Charles IX avec une joie farouche ; mais c'est un don qui ne m'appartient pas et que j'enverrai à notre très-saint père le pape.

Il quitta le balcon avec sa suite et alla dans ses appartements recevoir le trophée sanglant que Besme lui apportait, de la part du duc de Guise. Le sire de Losse, dès que le roi se fut retiré, fit rentrer les Suisses de la garde dans le Louvre, dont les portes furent closes, et qui ne sembla prendre aucune part à la tuerie organisée dans toute la ville. On aurait pu croire que le massacre n'était pas allé jusqu'au séjour du roi, si un amas considérable de morts ne fût resté sur la grève en témoignage du contraire. La Saint-Barthélemy avait commencé là.

(*A continuer.*)

SALON DE PARIS.

1er juillet, 1847.

La gaîté, le plaisir, la douce causerie ont quitté Paris, pour les bains de Dieppe, Spa-Hombourg ou Bade, où les voyageurs les ont suivi en foule. Tout le monde se sent pris d'une ardeur très prononcée pour la pastorale, l'églogue et l'idylle ; c'est que la campagne est à cette époque une fête permanente, un divin spectacle de tous les jours.

La cour de France est à Neuilly et Dieu sait ce qui se passe dans les mystérieuses entrailles de château. Les hôtes sont riches, nobles, ils ont ce qu'il faut pour mener une vie fortunée, splendide, radieuse, et cependant ils sont tristes comme des bonnets de nuit. On me dit que les sujets de tribulations sont aussi nombreux que les étoiles au firmament ou les sables du désert. Mais les plus variées sont celles qui lui viennent des débauches de corruption que les amis se permettent, en guise de passe-temps, et que la tribune, la presse, tous les échos d'alentour racontent chaque matin à la France, pour lui former l'esprit et le cœur. Le fait est qu'il n'est pas aujourd'hui de vilenie assez considérable pour viser à la célébrité ; elle est dépassée, le lendemain, par cent autres plus considérables encore, qui le jour suivant, font place à cent autres, et ainsi de suite jusqu'à la consommation, sinon des siècles, au moins du système sous l'influence duquel elles sont écloses. Ainsi, après les turpitudes de Gouhenans, les semi-révélations Girardin ; après les concessions frauduleuses de mines, les priviléges de théâtres et les aliénations fantastiques de promesses de pairie, et bientôt, dit-on, une énormité métallurgique en Algérie, telle que, de mémoire de ministre, jamais tripotage administratif n'aura offert un pareil concours de qualités propres à faire rougir un gouvernement honnête et pudibond. Du reste, je suis à la piste de cette nouvelle fredaine industrielle, dans laquelle figurent les noms les plus hupés.

La cour éprouve aussi des peines d'un caractère intime, mais dont l'une ferait ma joie, à moi qui vous parle. Croiriez-vous qu'elle trouve mauvais que M. le prince de Joinville ait refusé net le commandement des forces navales que les ministres viennent d'envoyer en Portugal, par le futile motif qu'il ne voulait concourir ni directement ni indirectement à une abomination de cette sorte ? Tudieu ! si j'avais l'honneur d'être roi des Français, je baiserais sur les deux joues celui de mes fils qui aurait ainsi qualifié les mauvaises pratiques de M. Guizot. Mais que voulez-vous ? Les ministres, les aides-de-camp, les courtisans et les officiers d'ordonnance ne savent voir, dans le refus de M. le prince de Joinville qu'une critique en action de la grande politique, et une infraction punissable à la hiérarchie. Ils vont jusqu'à affirmer que S. A. R. aurait répondu à l'aide-de-camp du ministre de la marine, porteur des instructions du cabinet : "Dites leur qu'il aillent se....promener."

Une autre circonstance ajoute aux chagrins du château : c'est la mélancolie profonde dans laquelle le duc de Nemours est plongé depuis quelques semaines, l'isolement où il se complait et la détermination qu'il a prise de se rendre aux eaux des Pyrénées, sans autre suite que son secrétaire et son médecin. On croit en général qu'il s'agit simplement de vaincre les premières atteintes d'un rhumatisme compliqué d'une affection de cœur ; mais on n'en éprouve pas moins de contrariétés, et l'on n'en fait pas moins de conjectures pour cela.

Enfin madame la duchesse de Montpensier est-elle ou n'est-elle pas dans une situation intéressante ? Les opinions sont très partagées sur ce problème, qui ne paraît guère moins difficile à résoudre que celui de la quadrature du cercle. Les mieux informés jurent leurs grands dieux qu'en famille la jeune infante se trouve incontestablement dans un état intéressant, mais qu'en public elle n'a pas même les espérances de la maternité : qu'aux yeux des siens elle jouit d'un embonpoint très-satisfaisant tandis qu'aux yeux des étrangers, des Anglais surtout, elle doit être élancée comme une vierge de Rubens. S'il en était ainsi, ce serait une état de choses contre lequel la nature réclamerait hautement, mais qui ne saurait pas longtemps à durer, si les cancans du château ont le sens commun. Voici comment on y explique la position difficile de madame la duchesse de Montpensier.

Quand on parla, à tort où à raison, de la grossesse de son Altesse Royale, et qu'il fut question de l'envoyer à Madrid, pour y faire ses couches, le gouvernement anglais aurait manifesté l'intention de protester contre ce voyage, s'il venait jamais à s'effectuer. Alors, le mot d'ordre fut de répandre le bruit qu'il n'existait encore aucune raison de croire à la fécondité de l'infante dona Fernanda, et l'on écrivait en même temps à Madrid pour obtenir de la reine Isabelle une lettre qui priât sa jeune sœur de venir déposer dans sa patrie le premier fruit de son hymen. Cette lettre,—qu'on dit être celle que madame la duchesse de Montpensier a reçue dernièrement, et sur laquelle on garde un si profond mystère,—cette lettre une fois obtenue, on fera un voyage de santé aux eaux de Cauterets, d'où l'on passera en Espagne, et alors on rendra grâces à Dieu d'avoir accordé un rejeton au sang de Ferdinand.

Mais les Anglais ! Eh bien ! si les Anglais se fâchent, comme il n'est guère permis d'en douter, on leur exhibera les ordres de S. M. catholique, auxquels l'infante ne pouvait pas décemment se dispenser d'obéir.

Comme vous le comprenez bien, je ne vous garantis nullement l'exactitude de ces commérages d'antichambre. Mais, ce que je puis affirmer, c'est que madame la duchesse de Montpensier est très-occupée, dans ce moment, à réconcilier son auguste mère avec le général Narvaez, qui n'a pas encore rendu une seule visite à l'ex-régente. Depuis son retour d'Italie, où ses qualités maternelles et autres paraissent avoir été fort mal appréciées par sa royale famille, Marie-Christine habite la Malmaison, et là, soucieuse et triste, elle s'occupe particulièrement de jardinage et de fleurs. Cependant elle reçoit souvent la visite de ses parents, et, chaque jour, celle de sa fille. Lundi dernier, Louis-Philippe alla la surprendre dans sa retraite, qu'il visita en détail et où il passa une partie de la journée. Le lendemain, Marie-Christine vint elle-même déjeuner à Neuilly, d'où elle fut bientôt rappelée par l'arrivée à la Malmaison d'un jeune homme venant de Madrid.

Cet envoyé, qui se nomme, je crois Alvarès Marianna, était porteur de lettres de M. Martinez de la Rosa et de quelques autres chefs du parti christino. Rien n'a encore transpiré sur le contenu de cette correspondance, et la seule chose qu'on sache d'une manière certaine c'est que la reine a défendu à M. Marianna de mettre le pied à Paris, où elle redoute des indiscrétions, et qu'il a reçu l'ordre de ne pas quitter la Malmaison et de se tenir prêt à repartir samedi pour Madrid.

Christine ne reçoit habituellement que son médecin, son chapelain, son agent de change et son notaire. Les seuls personnages de quelque importance qui aient été lui faire leur cour, depuis son arrivée de Naples, sont : M. Guizot, M. de Salvandy, M. Pasquier, M. le duc Decazes, M. Mathieu de la Redorte, M. Bresson, M. Hébert et M. l'archevêque de Paris, qu'elle a fait appeler, il y a deux jours, pour s'entendre avec lui sur la bénédiction d'une chapelle récemment construite dans son château de la Malmaison.

On raconte aussi que, depuis la dernière visite de M. Guizot, Marie-Christine a formé le projet de se replier sur elle-même, de se détacher des préoccupations de ce monde, et de ne plus vivre qu'avec ses souvenirs.—— Pauvre femme ! ——Et cette componction soudaine serait le résultat des reproches que l'austère et chaste ministre lui aurait adressés, relativement aux dispositions, aux penchants, aux goûts et au caractère de sa fille Isabelle, dont elle nous aurait fait un mystère à l'époque des mariages.